



Manuel Rui

Oui Camarade!



Chandeigne

BIBLIOTHÈQUE LUSITANE

Ouvrage publié avec le soutien de
la *Direction générale du livre, des archives et des bibliothèques* / Portugal



Éditions Chandeigne
10, rue Tournefort – 75005 Paris
Tél. : 00 33 (0)1 43 36 78 47
www.editionschandeigne.fr

partenaire de la Librairie Portugaise & Brésilienne
www.librairieportugaise.fr

ISBN : 978-2-36732-152-3

Dépôt légal : septembre 2017.

Manuel Rui

Oui camarade !

TRADUIT DU PORTUGAIS
PAR ELISABETH MONTEIRO RODRIGUES

Chandeigne

Bibliothèque Lusitane
dirigée par Anne Lima & Michel Chandeigne

La traductrice remercie Samuel Lietmann.

Titre original : *Sim Camarada!*

© 2017, Manuel Rui & Chandeigne, pour l'édition française.

© 1976, Manuel Rui, Angola, pour l'édition originale.

*Et sur tous les chemins de larmes
les fleurs se sont emportées
pour dire en souriant :
Oui Camarade !*

LE CONSEIL

Dehors tout était pareil. Plutôt pire qu'avant car maintenant le peuple avait toujours les yeux braqués sur le Palais sans rien y comprendre. Et pour cause, le premier jour de ce fameux gouvernement angolais, plus grand que tout autre au monde vu qu'il utilisait au bas mot trois premiers ministres; un ministre, parmi ces nouveaux, apparut au balcon hurlant que le Palais appartenait maintenant au peuple. Et il renchérisait : que le Palais autrefois propriété des colons passait maintenant à ses maîtres légitimes. Et le peuple d'applaudir la déclaration que le ministre fit les yeux exorbités d'indépendance, en agitant les bras pour laisser croire à certains que la page de l'histoire était tournée. Y avait qu'à mouiller son doigt de salive, attraper la page et voilà !

– Mon vieux ! Ce gouvernement s'en fout. Regarde ça : les nôtres avec des tenues « pouvoir populaire », les autres, certains en Mobutu et le reste en costume cravate ! Je veux dire : si la différence se fait déjà

là-dessus ce gouvernement n'ira pas au bout. Je les mets à couper – déclarait à part lui un camarade appuyé contre un arbre, à quoi un fraîchement débarqué de Lisbonne ne perdit pas l'occasion d'ajouter :

– Il faut que les contradictions s'aiguisent et que l'alliance ouvrière-paysanne prenne d'assaut ce Palais le plus vite possible, pour le bond qualitatif.

- Eh bah ! Avec un bond, rien que ça ? T'as avalé un dictionnaire, camarade et si t'es pas Docteur t'as hérité d'une bibliothèque. Allons-y mollo!

Et l'autre se dispersait au milieu de la foule.

Le trente et un janvier passa. Et dehors la chaleur continuait indifférente, tannant le visage des dockers, des travailleurs des usines, tous encore avec un salaire d'antan et, même quand augmentés, incapables de faire face à la hausse du prix des choses.

C'est alors que les grèves éclatèrent en réponse active au nouveau Palais qui, le peuple le savait, comptait des gens sérieux mais la plupart étaient des réactionnaires et formaient un orchestre avec aux manettes un certain Silva Cardoso (que Dieu le garde en paix, j'en fais vœu !).

Et, du Palais, certaines voix mirent en garde que les grèves devaient être suspendues au nom de l'économie nationale !

Ensuite vinrent des étudiants chahuter un ministre qui avait pour manie d'être taiseux ; de là à ce que ça paraisse normal, mais soyons précis, il avait pour

habitude, ou pour manie, de se faire passer pour normal. Plus tard on y verrait plus clair, parce que, le propre muata de ce ministre borné, viendrait à constater publiquement ce qu'on vérifiait déjà en pratique : le boulet était tellement bouché au raisonnement inductif et déductif qu'il menait une guerre silencieusement féroce contre tous ceux qui mangeaient du pain beurré au petit-déjeuner. Juste que lui se bâfrait dès le matin avec dix pains, cinq kilos de jambon et six fromages provenant de Huambo, tribalisme à part.

Avec les ouvriers pris dans cette marée, les étudiants qui s'opposaient au candidat au prix nobel de la stupidité et les fenéleux qui réclamaient le soutien des forces de Silva en venant même à faire feu contre des gamins du Lycée, la transition allait le vent en poupe en quête de son propre destin car, justice soit faite, chacun a le destin qu'il mérite. La transition allait le vent en poupe en répondant avec des décrets que personne ne lisait.

Sur l'asphalte, Luanda truffée de touristes étrangers comme jamais ! Cette manie de débarquer, kodak en bandoulière, carte de presse et vas-y que je prenne des infos, que j'en invente d'autres, que je bouffe des crevettes et des langoustes, des festins à mille et quelques balles au Pim's ou au Barracuda avec un cigare pour conclure.

Et dehors cette chaleur dont j'ai parlé. Cette sueur d'antan.

Nonobstant, il ne manqua à Savimbi que de promettre l'air conditionné dans les rues, du désodorisant gratuit et une machine à tirer des billets de mille sous brevet déposé au nom d'Abrigada Chipenda.

Il avait une baguette magique. Que les lecteurs me pardonnent mais l'Angolais pousse un peu ! Y a qu'à voir : Valentim avait aussi une de ces baguettes qui font des miracles et ne voilà-t-il pas qu'un de nos camarades la lui a prise, la première fois qu'ils se sont faits tabasser là-bas, et maintenant il s'en sert, ici à Luanda, pour réprimer les chats du quartier que le camarade dit gauchistes. Non, mais vous voyez ça !

L'air conditionné à fond, et la longue tapisserie européenne, les candélabres, la grande table, et les chaises style Louis je ne sais combien, déformaient la réalité vers d'autres latitudes. Là, dans ce salon d'élus, pénétraient des verres de cristal qui servaient de l'eau et du jus de maracuja bien glacé. Et du café dans de la bonne porcelaine du temps des caravelles. Et il y avait un domestique vêtu de blanc et aux boutons dorés. Parfois, il portait aussi des gants blancs !

Époque de grands néologismes qui venaient enrichir le lexique national bien au-delà du « luso-tropicalisme ». Leurs précéllences *en temps que ministres ressortissantes* du Zaïre, de la Suisse ou d'Allemagne, se livraient à de grosses *augmentations* favorisées par les *afflots* de procédures législatives authentiquement importées, et se sentaient à chaque étape *catastrophés*

dès qu'il était question du « pouvoir populaire ». Surréalistiquement, ils planquaient une pierre de diamant dans le ventre d'un pacaça ou un essaim d'abeilles et vive l'orpaillage, à chacun de négocier la pierre qu'il aurait trouvée ! La fameuse, en diamant ! Cette thèse était défendue par un type de l'âge de pierre qui, grâce au filon des accords d'Alvor, était devenu ministre de la santé dans des fringues empruntées à son oncle. Celui à la toque de léopard !

Sur ce entra une précellence en retard, non seulement mental mais aussi sur le temps. Tavares pour son malheur ! Sa tête même disait tout l'art du voleur avec en prime piqûre de guêpe sur la victime. Ses joues bouffies par la profusion des innombrables billets de mille de la transition sans compter les sinistres kandongas de vin français et autres du style. Mais, bête, comme pas même cet officier supérieur portugais qui, en d'autres temps, avait envoyé un bateau de guerre à Bailundo, sa précellence conférençait de presse bêtifiant sur le commerce extérieur et intérieur. Ses lèvres boursouflées par des cuites de cynisme et dans son regard, où se reflétait la myopie du cerveau, un je-ne-sais-quoi de génie convaincu qui se prépare à la gloire. En main, le portefeuille ministériel. C'était ce qu'on peut appeler un ministre à portefeuille !

Quand vint son tour de se décider sur le décret en discussion, il examina le texte distribué, murmurant des lèvres le contenu de la loi.

Après que plusieurs orateurs, y compris les cadres de la ligne de Tavares, eurent demandé la parole pour soutenir les règles proposées, sa précellence la sollicita également :

– Dans ce qui concerne l'article premier je ne suis pas d'accord. Nonobstant l'article deuxième je ne suis pas d'accord non plus ; pas vrai ? Et le troisième je vote contre ; pas vrai. Et je relève dans le quatrième je ne suis pas non plus d'accord. Et je rejette le cinquième. Pas vrai ? Et le sixième idem.

Et par ce très savant laïus, le suprême Tavares rejeta tout, jusqu'à ce qu'il en arrive au dernier article, avec le Haut-Commissaire qui dormait déjà d'un sommeil profond en rêvant d'emporter Cabinda sur un bateau dans un village du Minho, à la fin de la transition.

– Je suis d'accord avec l'article cinquante-six. En outre, je ne comprends même pas pourquoi c'est le cinquante-six quand ça pourrait être le dernier.

L'article mentionnait ainsi : ce décret entre immédiatement en vigueur.

Et même le Haut-Commissaire, encore sous le coup de la déception d'avoir été tout récemment associé à des Américains dans un rêve de puits de pétrole, s'interrogea fronçant le sourcil.

– Excusez-moi. Mais puisque vous avez désapprouvé tout le décret, comment êtes-vous d'accord avec le dernier article qui n'est juste qu'une formalité ? Une praxis. Une règle. – commenta un ministre de la partie portugaise. Le lecteur qui l'ignore

apprendra que ce gouvernement était international. Il avait des parties. L'anglaise, la portugaise, l'américaine, la française, la zairoise, l'allemande et l'et cetera. Mais comme la portugaise chait dans son froc à cause de l'indigestion spinolesque, c'est-à-dire que l'impérialiste commandait la portugaise, on pouvait donc parler de deux parties : l'anglaise et l'impérialiste.

Tavares riposta sans écarquiller les yeux :

– Mais alors il entre immédiatement en vigueur ?

– Bien sûr – dit le ministre portugais.

– Alors je suis d'accord ! Parce qu'il entre immédiatement en vigueur. Pas vrai ?

– Alors quel est votre doute ? – interféra un ministre angolais embrouillé.

– *Mon frère*, c'est que je croyais qu'il entrait immédiatement en vigueur.

– Mais vous êtes d'accord ? – revint à la charge le ministre portugais tandis que les Angolais riaient et échangeaient des billets doux.

– Je le suis et je ne le suis pas. Être ou ne pas être voilà la question de *procédure*. C'est pour ça qu'il ne doit pas entrer immédiatement en vigueur. Pas vrai ?

– Même si je ne devrais pas intervenir dans les débats, je crois que le Secrétaire d'État au Commerce a apporté une contribution très positive et importante. – dit le Haut-Commissaire, portant la main à son front sous l'effort de cette conclusion.

– Merci beaucoup. – dit Tavares pour son malheur.

– Puisque c’est comme ça – expliqua le président en exercice – le frère Tavares est d’accord.

– Évidemment. – réaffirma le tribun avec un sourire de victoire.

– Si personne n’a rien d’autre à *ajouter*, d’après l’agenda on est *en route* pour le point suivant. Introduisez frère Tavares.

– Oui frère premier ministre, je vais présenter mon décret. Pas vrai ?

Dehors, sur le port, les dockers déclaraient continuer la grève. Des groupes de badauds se massaient devant le Palais pour regarder arriver et partir les *mercedes* et les *gueules de crapauds*.

Aussitôt, la mallette de sa précellence s’ouvrit automatiquement, les fermetures cédant avec fracas, et une diarrhée de cigares en sortit; beaucoup tombaient sur la table, cognaient le front de certaines précellences, jonchaient la moquette.

Alors quelques précellences se jetèrent avidement sur les cigares, s’en mirent plein les poches, s’en collèrent trois et quatre en même temps dans la bouche, les allumèrent, recrachèrent la fumée et les visages se perdirent les uns dans les autres avec la pénombrosité.

Ici, sa précellence la première en exercice dit :

– Il me semble que le décret du frère Tavares est approuvé par acclamation.

– Mais acclamation de qui ? On va plutôt voter ! – contredit l’un des Angolais.

– Quoi? Te voilà encore avec les *augmentations* du « pouvoir populaire»? Il vaut mieux interrompre la séance pour le café.

Le domestique aux boutons dorés entrait avec le tintement de cristaux et de porcelaines.

Dehors, un homme du peuple qui était assis sur ces bancs de désespérance devant le Palais, vit passer des petits garçons en uniforme, il regarda au loin la mer et s'étirant, il s'éloigna les mains dans les poches. Trouées.

interpellé par un ami qui lui demanda ce qu'il faisait, l'homme répondit :

– Transition !

LA MONTRE

– Camarade Commandant ! Raconte encore cette histoire.

De temps en temps, les dimanches, là, dans cette maison tout près de la mer, le Commandant jouissait d'un petit et mérité repos du guerrier.

Des enfants commençaient à arriver en vue d'écouter l'histoire de la montre. Ceux qui habitaient sur la plage la connaissaient par cœur et la répétaient chacun à sa manière et selon son talent, à l'ombre des cocotiers, avec toutefois une merveille nouvelle, une note d'invention dans cette histoire qui naviguait dans la bouche des petits comme un bateau de musique sur une mer d'arc-en-ciel infini.

Tous les enfants ayant pratiqué ce lieu connaissaient l'histoire de la montre et la racontaient à chaque endroit qui se présentait. Mais le plaisir, ça oui ! C'était de l'écouter les dimanches, sagement assis sur le sable ou à l'ombre de la toute petite véranda ! La recevoir douce et placide de la bouche du camarade Commandant.

Qui parlait avec une très grande lenteur, savourant de temps à autre la passion d'un détail les yeux tendus là-bas au loin sur l'océan sans fin ou mâchonnant une pause inspirée profondément dans l'iode chaud qui s'échappait de l'air.

Le Commandant n'avait pas encore franchi le pas de la porte et la véranda était déjà bondée. Les uns jouant aux cailloux et aux cauris, d'autres essorant l'eau de leur dernier plongeon, certains avec des noix de coco à moitié épluchées, car tous oui, prêts à écouter la parole du camarade Commandant.

Il s'asseyait précautionneux. Il rassemblait ses béquilles au sol. Calait bien son torse sur le fauteuil, déboutonnait sa chemise et s'étalait ô combien contemplatif avant de s'aventurer dans l'histoire. La marmaille était sidérée, de beauté dans les yeux et les oreilles affa-mées d'attention silencieuse.

Le commandant ouvrait toujours de la même manière :

– La montre a été fabriquée en Suisse et la marque était Oméga.

– Et où c'est la Suisse ?

– Très loin. Ce n'est pas une personne. C'est un pays, très loin, en Europe et là-bas il fait très froid.

C'était le rituel. Les gamins interrompaient. Dégou-pillaient de nouvelles questions et à chaque épisode raconté par le Commandant, l'histoire allait s'enrichissant non seulement des morceaux dont il devait solliciter son imagination pour répondre à la curio-

sité des gosses mais parce qu'eux aussi participaient à la récréation du récit, faisant, d'une fois à l'autre, une petite échappée dans l'intrigue.

– Et le Camarade Commandant a déjà été en Suisse ?

– Seulement de passage.

– Et après ? La montre ?

– Oui, elle a été faite en Suisse. Là-bas, des enfants comme vous, aident le travail de montage, démontage et réparation des montres.

La marmaille restait bouche bée ! Comme ça devait être bien d'aider à ces trucs de montage et démontage de montres !

Les vagues chantonnant tout bas dans leur va-et-vient frôlant le sable et les petits cailloux de la plage. À cette heure du dimanche. Des femmes affairées aux repas avec de bonnes odeurs qu'on devine des mufetes, des haricots à l'huile de palme et d'autres plats. Porcs, canards et poules élevés hors des étables et des poulailers. Et là, dans la petite maison jaune et aux portes rouges en bord de mer, où deux posters estampillaient celle qui avait été l'habitation temporaire de Valódia et Gika, le camarade Commandant continuait :

– Un jour la montre est partie avec d'autres montres voyager vendue au Portugal.

– Et qui est-ce qui a vendu la montre au Portugal ?

– Un monsieur qui était propriétaire de l'usine et qui s'appelait Fritz. De Suisse.

Le camarade Commandant alluma une cigarette. Il toussa de contentement. Il se sentit plus heureux :

au-delà du réel vécu dans l'histoire de cette montre, il aimait susciter l'imagination. Pour lui tout n'avait été et n'était toujours qu'un projet. Il ne s'attachait pas tant au jour d'aujourd'hui. Il se façonnait davantage dans le lendemain. C'était cette manière d'envisager la vie qui l'avait fait rejoindre les rangs de la lutte armée. Donc, pour lui, ce dimanche-là, c'est un régal que se soit réuni ce groupe de gosses si malins qu'ils obligent à imaginer l'histoire de la montre de détails qui ne lui étaient jamais passés par la tête.

– Et à qui lui a-t-il envoyé des montres au Portugal ?

– À un certain monsieur Silva de Lisbonne qui vivait aussi du commerce de montres. Il achetait, vendait, réparait, retirait les aiguilles en panne, les remplaçait par des nouvelles.

Le plus amusant c'est que les gosses riaient. Ils participaient au faux-semblant, à ce ressentir qu'entre le réel vécu et le réel recréé il n'existait pas de frontière. Il existait oui ce lien. Comme celui qui existe toujours entre l'écume de la mer et les vagues sous le bleu franc du ciel. Et en ce lien résidait tout le sortilège bien dosé par le réel onirique que le camarade Commandant mettait en chaque mot. En chaque pause. Car le réel, même, était cette histoire racontée.

– Un jour, monsieur Silva a envoyé en Angola beaucoup de montres que lui avait vendues l'homme de la Suisse...

– Qui s'appelait ?...

– Fritz. Et la montre de cette histoire qui n'est pas tout à fait une histoire parce que les événements ont eu lieu est arrivée à Luanda.

Et il s'attardait un peu la pensée lointaine dans le souvenir instantané de chaque petit détail de l'embuscade, l'un des points d'orgue de toute sa vie.

– Et comment était la montre ?

– C'était une bonne montre. Chère. Et jolie. Elle avait un bain d'or et...

– C'est quoi un bain d'or ?

– Un bain d'or c'est une montre qui est en or juste à l'extérieur, comme si elle avait été peinte avec de l'or. Mais ça c'est déjà très bien parce que l'or a beaucoup de valeur. Un bain d'or c'est comme de faire bouillir l'or dans une casserole puis de retirer la montre qui ressort peinte en or.

Et le Commandant tirait et relâchait le bracelet de la montre qu'il portait au poignet.

– Et où est-ce que le camarade Commandant a dégoté cette montre ?

– Celle-là on me l'a offerte. Ici à Luanda. Mais l'autre montre avait les aiguilles dorées en plus et ne faisait presque pas ce bruit – il collait la montre à l'oreille de l'un des gosses – et ces heures marquées s'allumaient le soir. Elle était lumineuse et avait un calendrier pour indiquer les jours : comme celle-là. Ah ! c'est vrai, pas besoin de la remonter non plus. Elle était comme celle-là, automatique.

– Et le bracelet c'était le même que celui-là ?

– Oui. Mais il était aussi doré. C'était une montre de luxe. Une montre de bourgeois.

– Camarade Commandant. Gika n'avait pas de montre ?

Et tous les yeux se rencontrèrent sur le poster au mur. Dans le sourire du héros. Certains gosses l'avaient aussi connu là, avec des jeux et des histoires dans cette maison au bord de la plage.

– Si. – Répondit le Commandant pensif. – Juste que ça se voit pas sur cette photo.

– Comment était la montre du camarade Gika ?

Le Commandant fit ce qu'il n'avait pas l'habitude quand il disait l'histoire : il hésita, ne paraissant pas sûr. Dans sa pensée tournaient des souvenirs, des discussions sur la tactique et la stratégie, des moments de joie, de souffrance ou de découragement. Et il répondit les yeux au sol :

– C'était une montre spéciale. Elle ne tombait pas en panne. On pouvait prendre un bain avec elle. Même si elle prenait un petit coup, toujours impeccable. Accordée. Toute la période de brousse elle était avec le défunt. – Et il tourna la tête, fixant le poster de haut en bas.

– Mais c'est Valódia qui a la montre là. Comment ça se fait ?

Le Commandant hésita davantage. Il baissa excessivement la tête comme s'il cherchait sur le sol des racines bien connues. Maintenant c'était plus dur de répondre avec le sourire. C'est que Valódia était vrai-

ment mort à Luanda. Au prélude des grands affrontements. Et contre les chipendas.

– Oui. La montre de Valódia était comme celle du camarade Gika. Juste que... bon, ils devaient avoir une montre pour savoir l'heure. Et c'étaient deux grands commandants. Même sans montre ! – Conclut-il plus ou moins brusquement. – Mais l'histoire c'est celle de l'autre montre.

– Et l'autre ?

– L'autre est venue après en Angola.

La marmaille changeant de position. Et vas-y que je bouge un bras ou une jambe, certains se couchant à plat ventre les mains sous le menton et les coudes par terre. L'histoire était déjà en Angola !

– Elle est venue comment déjà, camarade Commandant ?

– Elle est arrivée avec d'autres montres parce qu'on n'envoie jamais une seule montre à vendre. Chaque montre était dans une jolie petite boîte, bleue à l'extérieur et avec un clip pour fermer. À l'intérieur de la boîte, du velours. Et chacune de ces petites boîtes était rangée avec d'autres dans un carton. Chaque carton transportait au moins deux cents montres.

– Et elles venaient où ?

– Elles venaient dans un bateau.

– Grand ?

– Oui. Dans un de ces grands bateaux qui peuvent passer beaucoup de temps en mer. Ils mettaient neuf jours à arriver. Des bateaux qui ont des restaurants, la lumière électrique, des téléphones et avancent vite

vite comme une voiture. En haut vont les passagers dans des chambres qui s'appellent des cabines. C'est en bas qu'on met la cargaison dans des hangars qui s'appellent des cales.

– Camarade Commandant. Emmène-moi dans un ces bateaux pour voir – demanda l'un avec la main sur la tête.

– Seulement après l'indépendance.

– Le camarade Commandant dit tout seulement après l'indépendance. Déjà l'autre fois quand il a raconté que les montres arrivaient en avion j'avais envie d'aller dans un avion et le camarade Commandant a dit seulement après l'indépendance.

– Pourquoi ?

Il changea sa jambe de position. Libéra son pied de la tong. Éclata fort de rire et les gosses aussi. Les histoires de cette histoire ! Une autre des fois la montre était venue de Lisbonne à Luanda en avion. Il s'étira. Il était plus content ce dimanche-là, car la troupe lançait des questions comme jamais. C'était celui-là son plus grand plaisir. Tomber chaque dimanche sur de plus grandes difficultés à raconter l'histoire de la montre. Si bien que dans les nuits d'insomnie, quand sa pensée achoppait sur sa frustration d'être mutilé, le Commandant se racontait à lui-même l'histoire de la montre tout entière impliquée dans des élucubrations illuminées d'enfants et de mer. Histoire qu'il se répétait ensuite, qu'il recréait dans ses propres rêves. L'enchantement dont cette histoire parcourait aussi

son sang était tel qu'à peine le soleil guettait matinal à sa fenêtre, il attrapait ses béquilles près de son lit, il s'accrochait bien avec l'autre main jusqu'à ce qu'il fût assis, il se mettait debout et sortait vite sur la véranda avec cette prise : « J'aimerais bien savoir où est cette montre. » Et il respectait le temps oublié à regarder les eaux houleuses comme si la mer charriait dans ses vagues tous les secrets et plus aussi celui de cette histoire de montre qu'il avait portée au poignet.

– Mais sur le bateau dans le carton, elle faisait du bruit aussi comme celle-là? – Interrogea le gosse à qui le Commandant avait placé le tic-tac à l'oreille.

– Oui. Elles fonctionnaient depuis la Suisse. Elles étaient automatiques.

Les gamins se regardèrent les uns les autres comme si cette fois le Commandant n'était pas seulement en train d'inventer mais de jouer aux mensonges. Il comprit. Alluma une autre cigarette et poursuivit :

– Une montre automatique on n'a pas besoin de la remonter. Un mouvement de la main ou un balancement du bateau suffit juste. Et un bateau bouge assez.

– Mais comme les gosses affichaient un visage d'insatisfaction, il continua :

– Elles ont débarqué à Luanda. On les a sorties du bateau.

– Mais pourquoi est-ce que les montres devaient venir du Portugal?

– Bon. Les montres étaient venues de Suisse. Et de la Suisse au Portugal et du Portugal elles sont arrivées à

Luanda parce qu'à Luanda on ne fait pas encore de montres.

– Mais pourquoi est-ce qu'à Luanda on ne fait pas encore de montres ?

Le Commandant fronça le sourcil. Il se racla la gorge. Il porta les doigts de sa main droite à son bouc, entortilla une bouclette et s'arrêta un petit instant plongé dans la découverte de la meilleure explication.

– Pour faire des montres il faut avoir beaucoup de machines et en Angola ces machines n'existent pas encore. Et il faut aussi des gens qui sachent travailler avec les machines. C'est vrai que beaucoup de choses pour fabriquer des montres partent d'ici et... – il allait avancer un éclaircissement plus détaillé mais il se sentit impuissant craignant les menues questions que, certainement, la marmaille proposerait. Donc il reprit le voyage de la montre : elles ont quitté port. Je n'avais pas encore dit que celui qui recevait ces montres c'était « L'horlogerie de Paris » ?

– Non. Mais c'est quoi Paris ?

– Paris se trouve en France. C'est la capitale de la France.

– C'est loin ?

– Oui.

– Alors pourquoi elle s'appelle Paris la fameuse boutique de montres ici à Luanda ?

– Ce sont des noms qu'on donne aux magasins pour qu'ils aient l'air mieux. Cette « Horlogerie Paris » plaçait des montres dans la cantine des militaires *tugas* ici à Luanda.

De plus en plus le Commandant avait du mal à répondre aux questions que les petits généraient. Mais en son for intérieur, palpait une impatience croissante d'entendre les enfants dans cette façon de participer à l'histoire. Pour le Commandant l'histoire avait deux visages. L'un était celui qu'il avait vécu de son expérience dans la brousse. L'autre était toute la grande beauté que les petits garçons fournissaient à l'intrigue. Détails auxquels le Commandant n'avait pas réfléchi mais qui donnaient matière à méditation et à établir des liens. En effet, la montre avait eu sa trajectoire. De là toute une gamme colorée de situations passait par la tête du Commandant car les gosses questionnaient sans relâche. Qui avait fait la montre, par où était passée la montre, tout ça était une façon de l'humaniser au-delà des mécanismes, des aiguilles, du bracelet.

– Et cette...

– « Horlogerie Paris »...

– A vendu les montres...

– Oui. Pour la cantine de l'armée portugaise.

Il enveloppait du regard tous les gosses, enregistrant, dans ce coup d'œil, chaque expression, leur air attentif et gourmand, la position des corps. Et les interférences sur le récit lui donnaient la sensation que l'histoire était toujours nouvelle et sans fin.

– Qui est-ce qui sait lire ici ?

L'un leva le bras :

– Moi !

– Attendre le temps. Après l'indépendance, quand vous saurez tous lire, on va écrire l'histoire et faire un livre. Mais tous.

– Et la montre ?

– La montre c'est le major qui l'a achetée. Dans cette épicerie de l'armée portugaise ici à Luanda. Pour l'épicerie, l'homme de « l'Horlogerie Paris » faisait une grosse réduction et les soldats tugas se procuraient ainsi les montres moins chères que dans une horlogerie.

– Mais le major venait du Portugal !...

– Oui.

– Alors pourquoi est-ce qu'il n'a pas rapporté une montre du Portugal ?

– Il en avait rapporté une mais elle est tombée en panne. Et comme la réparation était presque aussi chère que le prix d'une montre, il en a acheté une neuve. Et les soldats avaient aussi la manie d'acheter des choses. Un peu d'argent ils l'envoyaient au Portugal et ce qui restait ils achetaient des choses qu'après ils emportaient dans leur pays.

– Et ce major est toujours resté à Luanda ? – Questionna l'un affichant le sourire de celui qui connaît mieux la réponse.

– Non. C'est là qu'est le meilleur de l'histoire. À son arrivée, il est allé à Grafanil. C'était le deuxième commandant du bataillon mille quatre-vingt-treize. D'infanterie.

– C'est quoi ?

– Des soldats qui font la guerre avec des fusils, des mortiers, des bazookas et d’autres choses. Leur guerre est au sol, en corps à corps s’il le faut. Ils n’ont pas de canons. S’ils en ont c’est l’artillerie. Les soldats qui bombardent en avion c’est l’aviation. Et qui attaquent en bateau c’est la marine.

– Mais le Éme-Pé-Lá n’a pas d’aviation ?

Le Commandant, d’un regard en l’air, jaugea le ciel entier :

– On en aura. Après l’indépendance. Vous vous retrouverez encore ici avec moi à regarder là-haut nos avions déchirer notre ciel là. Ce sera beau ! Et des bateaux de guerre qui traverseront fiers cette mer-là devant. C’est à ce moment-là que vous ferez briller une grande fête !

Les gosses posaient des petites questions par plaisir. Parce que de ces choses d’infanterie ou d’aviation tout le monde comprenait des notions. Si jadis certains sujets de la guerre ne pouvaient se dire que clandestinement, maintenant, en peu de temps, à peine quelques mois, le peuple sans différence d’âge, recueillait avidement la rétrospective de plus d’une décennie de lutte armée. Depuis le quatre février jusqu’au récent Kifangondo en passant par Baixa de Kassange, des armes utilisées aux personnes tuées, un tas d’histoires de souffrance et d’espoir dans lesquelles le nom des héros apparaissait obligatoirement comme des lucioles perpétuelles et insaisissables dans la longue obscurité coloniale circulaient de bouche en bouche. Mais les

gosses aimaient. Ils avaient cette soif de savourer des choses déjà sues mais renouvelées par chaque détail du récit palabré du camarade Commandant. Qui contait comme s'il respirait un air neuf dans cette Luanda chaque fois plus proche des yeux affamés des enfants.

– Et après ? Il est parti d'ici ?

– Oui. Mais il a encore préparé des « commandos », des soldats spéciaux qui voulaient pénétrer partout et tuer beaucoup de gens comme ça. Ils faisaient irruption dans les villages quand le soleil était sur le point de naître. Ils se déplaçaient beaucoup la nuit. Ils étaient triés sur le volet. Et ils portaient des tatouages.

– C'est quoi ?

– Des dessins sur les bras. On trempe une aiguille dans l'encre, on plante l'aiguille dans la peau comme ça en picotant, j'ai entendu un prisonnier expliquer, et le dessin se fait.

– Et le major était aussi « commando » ?

– Bon. Il venait comme deuxième commandant du bataillon d'infanterie de mille quatre-vingt-trois.

– Et quand vous êtes arrivés à Luanda c'était comment ?

Là le Commandant leva la main faisant mine de critiquer :

– Une histoire ne fait pas marche arrière et moi j'ai déjà dit que j'étais allé à Grafanil – baissant le ton de la voix comme s'il rectifiait et regrettait : – Oui. À l'arrivée ils ont défilé sur la route côtière et les soldats après la parade ont acheté des régimes de bananes.

Les gosses éclatèrent de rire. Ces scènes étaient dans la mémoire de tout le peuple de Luanda. Les soldats tugas quand ils débarquaient, étonnés par le prix dérisoire des bananes, s'en gavaient comme pour apprécier en seul jour le goût des bananes pour toute leur vie.

– Le major a passé huit mois à Luanda. Jusqu'à ce qu'il s'offre pour commander les « commandos » dans la guerre. Il voulait montrer ce qu'il valait.

– Et il est allé où ?

– Dans la Première Région.

– Où ?

– Dans la zone de Nambuangongo. Et c'est ici que l'histoire commence fort.

– De la montre ?

– Bon. Du major. Qui portait toujours cette montre au poignet.

C'était davantage ce rythme quasi cérémonieux des gamins qui écarquillaient les yeux sur le nouveau chapitre. Ils en connaissaient déjà la trame entière mais tout le monde savait, pour de vrai, que dans cette histoire la nouveauté pouvait survenir quand personne ne s'y attendait le moins. Elle surgissait toujours. Car tout le monde était auteur. L'histoire était à tout le monde, une espèce de fresque se ravivant repeinte au bord de la mer. Et il y avait encore d'autres collaborateurs : les quelques vaguelettes d'eau qui imbibaient le sable décoré de coquillages et de petits galets ; le

lointain des dongos en quête de poisson ; le friselis tendre du vent qui coiffait la chevelure des cocotiers. C'est alors que le Commandant levait lentement la tête méditante, arrimait bien les yeux sur l'horizon illuminé de soleil, pour rester lui comme les enfants autour : dans l'attente de ce qui de l'histoire, à cette heure-là, devait être raconté pour la première fois.

– Ces soldats que le major commandait c'étaient vraiment pour en finir avec nous. Ils ont installé leur camp à Nambuangongo. De là ils voulaient attaquer notre base qui était encore à environ soixante kilomètres.

– Et ils savaient où se trouvait la base du Commandant ?

– Ils avaient des informations. Ils arrêtaient des gens du peuple. Coups, tortures et les gens parlaient. Mais chaque fois qu'ils prenaient quelqu'un, le peuple venait tout de suite prévenir. C'est-à-dire que nous on se préparait.

Les gamins émerveillés. Les sujets aussi directement liés à la guerre intégraient le quotidien de la plupart des gens de Luanda. Mais entendus ainsi de cette façon, dans la voix du Commandant, c'était l'occasion de leur prêter plus d'attention. Et ils écoutaient aussi pour apprendre. Pour eux-mêmes les jeux étaient des guerres, quand ils ne l'étaient pas, ils fabriquaient de petits fusils de fronde et de balle, montaient la garde dans les zones stratégiques des quartiers, participaient ou prenaient même des initiatives dans des opérations militaires.

– Et il y avait une route jusque la base ?

– Non. Seulement à travers brousse. Il leur fallait emmener quelqu'un, un guide qui connaisse. Mais, quand même, la base se cachait en contrebas, près du fleuve, avec beaucoup d'arbres. – Et il dessinait de sa main droite la topographie de la région : – elle avait deux collines, une sur chaque berge. Sur les hauteurs on plaçait toujours des sentinelles. Donc il était très difficile d'attaquer notre base. Il est arrivé que des avions la bombardent. Les bombes tombaient tout prêt mais elles n'ont jamais endommagé la base ni tué personne. Les tugas convaincus qu'ils l'avaient touchée. Pendant quelque temps ils ne nous ennuyaient plus croyant qu'on avait changé de base.

– Et vous n'avez jamais fait feu sur un de ces avions ?

– Oh ! À cette époque la base n'avait pas de matériel antiaérien. Encore moins d'autres choses !

– Et le « monakachito » ?

Celui-là était parmi les mots les plus répandus dans la parole des gosses. Un je-ne-sais-quoi de miraculeux, le « monakachito » ! Dans les conversations et les discussions sur la guerre c'était la honte que quelqu'un ne sache pas ce que c'était le « monakachito ».

– Non plus. Mais tu vois : le « mona » ne marche pas pour l'avion. Et pour votre information : l'arme la plus lourde de la base était un bazooka.

– Desquels ?

– R P G-7.

– Et cette fois-là ils allaient attaquer la base, pas vrai ?

– Oui, mais maintenant vous allez vous taire un moment sans caser de questions pour que je raconte tout à la suite et que je n’oublie aucune partie plus jolie.

Aussitôt les gosses se replacèrent. Toussotements, un petit rire, des grimaces, ceux qui avaient des coquillages et des cailloux dans la main les posant sur la terre battue de la véranda. Et seulement quand le silence se refit pour de vrai, le Commandant reprit le récit :

– Nous étions au courant de l’arrivée de ces soldats spéciaux que le major dirigeait. C’était des soldats qui marchaient dans la brousse presque sans bruit. Bien préparés au combat corps à corps. On a augmenté notre vigilance. Et la base diminuée ! Seulement trente-quatre camarades. Attention ! Mais il y avait du monde, juste affaire de quelques petites heures à pied. Et puis le peuple apportait toutes les nouvelles. Il savait où les *tugas* étaient passés, traces de bottes sur le sol, boîtes de conserve et parfois sur les lieux de leurs patrouilles ils laissaient ces boîtes et d’autres restes de nourriture, une gourde perdue ou oubliée ou un journal. Donc, si les soldats *tugas* avaient quelques informations sur nous, nous on savait quasiment tout d’eux. Un jour on a réuni les camarades de la base. Le peuple a même dit qu’ils patrouillaient la zone et que l’objectif était de raser notre base. Qu’ils savaient presque tout, la meilleure entrée, la meilleure heure, notre effectif ; parce qu’ils avaient déjà obligé quelqu’un du peuple à avouer sous les coups. Et des gens dans le

feu de l'action qui couraient tous ces kilomètres arrivaient là-bas fatigués, ils s'asseyaient, ils parlaient tout bas comme si l'ennemi était là à deux pas. C'est vrai ! Les mecs préparaient nos lits. On s'est réunis. Conclusion : si l'ennemi vient nous attaquer et que par-dessus le marché c'est un soldat spécial c'est nous qui devons nous mettre sur leur chemin. On a décidé. On a débuté la patrouille toujours avec beaucoup de prudence sur le terrain le plus difficile et en croisant de temps en temps le chemin où le peuple disait qu'ils allaient passer. Un jour, un homme du peuple est venu annoncer fatigué, le cœur battant fort, les pieds en sang d'avoir couru toute la distance en zigzag sur n'importe quoi, le corps trempé de sueur. Il a bu une calebasse tout entière d'eau sans s'arrêter et s'est mis à nous raconter les événements d'importance. Ainsi :

– Ce camarade est vraiment arrivé à la base ?

– Oui, à la base.

– Alors le peuple savait où se trouvait la base ?

– Bien sûr. C'est le peuple qui nous trouvait à manger dans les champs et quand la chose empirait autour, le peuple s'abritait auprès de nous.

– Et qu'est-ce que l'homme a dit ?

Personne là n'ignorait le moindre chapitre de l'histoire. Mais les questions surgissaient, aux moments les plus palpitants. C'était devenu un rituel, une sorte de page qui se tournait ou de petite pause qui se faisait chaque fois que leur attention redoublait sur un détail savoureux. Et, dans cette illusion de vouloir

connaître le déjà su, tout le monde jouait un rôle. Le commandant inclus. Donc c'est que l'histoire ne vieillissait pas et elle était chaque fois plus jeune comme le temps inconnu qui se renouvelait aussi dans chaque jour de peur et d'espoir vécu dans cette Luanda d'alors martyrisée et héroïque.

– L'homme a confié comme ça : que dans la caserne des tugas ils avaient fait les préparatifs habituels. Ils avaient arrêté cinq hommes, trois femmes et quelques enfants, plus d'une semaine avant. Que les catacos, les sales larves, disaient avoir entendu les fourriers discuter qu'il allait y avoir une opération. Que c'est sûr, l'homme a parlé vraiment sûr, ils allaient obliger certains des prisonniers à servir de guide. Là nous avons fait le lien. La veille, un avion avait survolé les alentours de la base sans bombarder. Un petit avion. Aussi il ne faisait plus de doute : il opérerait en reconnaissance. L'homme disait vrai : les tugas préparaient une opération pour entrer dans notre base.

– Mais ils avaient déjà fait la guerre contre la base, camarade Commandant !

– Oui, ils l'avaient faite. Mais que des grandes opérations. Quatre. Avec des bombardements aériens, tirs de mortier à distance et feu nourri d'artillerie. Nous maintenions quelques hommes dispersés autour de la base aux endroits où ils pourraient entrer et nous recueillions les autres camarades dans les abris.

– Et après? – Le Commandant ne cachait pas dans son regard une certaine fierté, celle de la connaissance et de la victoire :

– Après on n’avait plus qu’à attendre. Le feu prenait fin. Des heures passaient. Eux convaincus que tout était détruit. Certains soldats d’infanterie avançaient, à l’aise, en parlant fort, décontractés. C’était là qu’on faisait feu sur eux. Ils avaient des pertes, ils reculaient jugeant que nos forces étaient très supérieures à celles qu’ils tiraient des informations.

Le Commandant exprimait maintenant un plaisir sans mesure et les gosses l’écoutaient avec un tel éblouissement que toutes ces victoires semblaient être survenues en des jours récents.

– Et comment est-ce qu’ils voulaient attaquer cette fois ?

– Cette fois c’était différent. Ils avaient dans leur caserne ces soldats spéciaux que ledit major commandait. Ils étaient en train de préparer un coup de main.

– Un quoi, camarade Commandant ? – interrogea un des gosses donnant au ton de sa voix l’impression d’une curiosité spéciale.

– Bon. Il semble que j’ai déjà expliqué ici, dimanche dernier. Un coup de main est une attaque par surprise. Généralement il se fait à l’aube, quand personne ne s’y attend. Ces soldats spéciaux arrivent comme les serpents, sans bruit. Comme ça par exemple : les camarades ont passé la nuit calme, sans coups de feu ; et, au petit matin, quand personne ne s’y attend, les tugs peuvent déjà être à l’intérieur de la base. Dans les autres grandes opérations on capte tout de suite tout. Encore et toujours des fusillades. Encore et tou-

jours des gens qui s'enfuyaient avec des informations à nous livrer. Des avions qui bombardent. Est-ce que je sais. Mais dans le coup de main, attention !

– Ça veut dire qu'eux cette fois ils allaient faire un coup de main ?

– Exactement.

– Et après ?

Toute la marmaille bruisseuse changeant de position pour se rapprocher encore bien plus près de la chaise du Commandant, en effet, dans cette partie de l'histoire, un plus grand silence de respect était la règle à la façon de celui qui ne participe déjà plus de la recreation de l'intrigue mais de la dureté et du sérieux du combat. Et dans ces choses personne n'autorisait la confusion !

– Après on en a été absolument sûrs. Ils arrivaient. On a constitué un groupe de quinze et on s'est installés à quatre kilomètres de la base. – Brusquement, l'un des enfants interrompit :

– Et qui est-ce qui commandait les quinze camarades ?

– On était quinze avec moi et le Commandant c'était moi. Mais en plus de ça on a disposé des groupes de trois sur les points élevés pour observer. Nous les quinze on a préparé l'embuscade. On a creusé des abris. On a stationné là trois jours sans qu'il y ait le moindre signe de l'ennemi. La dernière nuit, la majorité des camarades penchaient pour le retrait parce qu'on avait l'impression que les tugas avaient changé d'idée. Moi aussi je me suis mis à douter si

l'ennemi avait l'intention ou non de faire le coup. J'ai encore passé la nuit dans l'idée de démonter le dispositif pour l'embuscade tout de suite à l'aube et de débiter la patrouille là autour. Peut-être faisaient-ils de la reconnaissance avec beaucoup de prudence pour ensuite seulement tenter le coup.

Le commandant fit une légère interruption. Il leva la tête, alluma une autre cigarette et ferma quelques secondes les yeux comme s'il s'arrêtait sur les paroles les plus belles et les plus enchanteresses pour traduire ce que sa mémoire renfermait de ce passé aussi proche que glorieux. Et il poursuivit :

– Il était environ trois heures du matin. Un mercredi, je n'oublierai jamais. On a entendu au loin les chiens aboyer. Les chiens des villages aboyaient toujours quand des étrangers passaient. Si bien que, quand l'armée tuga contournait les villages, la nuit, pour ne pas être vue, bien qu'à une certaine distance, les chiens le découvraient grâce à leur flair et aboyaient. J'ai vérifié : les camarades étaient chacun à leur place. Tous bien sûr leurs gardes. À partir de là, on a plus affûté nos oreilles. Pas un bruit ne nous échapperait. Une demi-heure après on a de nouveau entendu l'aboiement des chiens et comme on connaissait par cœur tous les villages de la région et à la façon dont le tapage des chiens nous parvenait aux oreilles on était convaincus que quelqu'un s'approchait de nous. L'homme qui était venu apporter la nouvelle à la base avait dit vrai. Ils étaient là !

Le Commandant tirait de grosses bouffées sur sa cigarette et la fumée se détachait de sa bouche lentement et en volutes. Il n'était pas là. À cet instant tous ses muscles se contractaient dans l'abri. Son sang bouillonnait dans ses veines et, dans sa pensée, la détermination de ne pas permettre que les intrus prennent pour acquis l'idée de détruire la base et semer la mort du peuple. Pour l'heure ses joues avaient l'air comme caressées par le froid du cacimbo matinal. Dans ses narines l'odeur de la terre. Là, dans la petite maison au bord de la plage, le camarade Commandant demeurait ferme, loin là-bas au cœur de la forêt. Il était à son poste. Il leva le bras droit et montra la mer avec l'index de celui qui souligne la phrase la plus importante d'un livre ouvert sur les eaux de l'océan :

– On a entendu un bruit très facile à entendre dans la forêt quand une chose de métal tape, par exemple, sur une pierre. Ça pouvait être une gourde ou un fusil. Aucun de nous n'a eu de doute. Les oreilles et les yeux encore plus vigilants.

Ce n'était pas seulement le Commandant qui savait conter comme personne cette histoire de magie. Les gosses aussi. Là tout était au point comme si préalablement répété pour un récital. Petits mots bien choisis et placés au bon moment. Pausés toujours à propos. Et, en prime, ce décor de mer et de soleil cuisant avec des dongos qui allaient sous l'effort des rames en quête de poisson. Des gens qui jouissaient du calme de la plage, d'autres qui marchaient sur le sable en

bord de mer, qui est-ce qui pouvait encore supposer que là sur la véranda de la petite maison sans importance, des cocotiers langoureux laissant faire baguenauder le vent, le camarade Commandant et les enfants réécrivaient, repaginaient avec des ajouts enchanteurs et concluaient sans jamais lui donner de conclusion, cette histoire plus d'amour et d'espoir que de haine et de guerre qu'aucun écrivain ne saurait mettre sur papier.

Silence ! Les gosses ne voulaient pas interrompre. Discipline de combat. Ils étaient tous préparés pour l'embuscade. Il suffisait juste que le camarade Commandant ordonne d'ouvrir le feu et voilà.

– Il était cinq heures et demie du matin. Il faisait froid. Le cacimbo trempait nos vêtements. Les mains tremblaient. Le chouchouaillement des branches, des feuilles et de l'herbe commença à se faire entendre. Ils posaient le pied avec soin évitant le bruit. Nos abris étaient bien protégés des regards. – Le Commandant tortilla son bouc et baissa le ton de sa voix. – Ils arrivaient en file indienne. Devant, un homme du peuple obligé comme guide. Suivi d'un tireur de bazooka. Après quatre ou cinq se détachait un soldat avec une radio de transmissions sur le dos, l'antenne toute levée. – Il redressa davantage le corps sur sa chaise et poursuivit : – J'ai laissé avancer l'homme du peuple au-delà de la zone où se trouvait le dernier camarade embusqué, j'ai perdu une demi-minute et j'ai ouvert le feu !

Illico les gosses bougèrent, nouvelles positions des jambes ou des bras. Maintenant oui ! L'embuscade avait commencé sérieusement. Feu sur l'ennemi !

– Cette fusillade a duré environ cinq minutes. Puis après ils ont battu en retraite, toujours en tirant quelques coups de feu. J'ai regroupé les camarades. Même pas une perte ! Cinq armes récupérées et la radio ! On continuait à entendre des tirs à distance et quelques coups de bazookas et de mortiers qui tombaient sur nos arrières, en direction de la base. L'ennemi laissait cinq pertes sur le terrain. En route camarades ! – Et le Commandant agita grand un bras. – Ai-je donné l'ordre. On s'est donc mis à marcher vite à destination de la base. Il fallait renforcer les autres flancs car par là ils ne passeraient plus à cette heure. Et il était aussi nécessaire de moraliser, avec cette victoire aussi grande, les camarades de la base et le peuple qui était là-bas réfugié. On avait juste marché encore vingt minutes, toujours en zigzag, quand on a entendu un grand feu sur le lieu de l'embuscade. C'étaient eux qui s'engageaient mais trop tard ou alors un feu de reconnaissance pour ensuite chercher les disparus.

Des sourires laiteux pointaient sur la bouche des gosses. Sourires et joie bien dessinée dans les yeux. Une espèce de couronne de fleurs qui entourait le Commandant ; qui dans cette petite partie de l'histoire n'était pas tellement intéressé de participer à l'intrigue. C'était la victoire qui était importante. Une victoire de tous. Une victoire de cette journée de

dimanche, là sur la véranda, chacun avec son fusil, tous loin de la réalité concrète, vouant leur imagination à la gloire collective : le succès de l'embuscade.

– Quand on touchait presque déjà la base un camarade est venu me voir et il a dit : la voilà, c'est la montre du major ! Les camarades ont voulu me faire une surprise. Dans la reconnaissance ils avaient identifié le major parmi les pertes, mais ils l'annonçaient juste maintenant et me remettaient la fameuse montre.

– Celle du début de l'histoire ?

– Oui.

L'attention de chacun flottante dans les préparatifs, l'attente et l'exécution de l'embuscade, de nouveau ils revenaient au thème initial.

– Celle qui avait été fabriquée en Suisse ?

– Oui.

– Qui avait un bain d'or et...

– Elle était automatique, pas besoin de la remonter.

– Et elle avait de la lumière, elle marquait les jours et ne faisait pas de bruit.

Toute la montre était là, savoureuse dans le souvenir des gosses ! Montre qu'aucun d'eux n'avait vue mais qui paradait au poignet du cœur de l'embuscade dont ils se sentaient tous les commandants.

– Et le bracelet ?

– J'en ai parlé avant. Le bracelet était comme celui-là.

– Et le Commandant tendit le bracelet de la montre qu'il portait au poignet.

– Et après la montre ?

– Attendez encore un peu. – Répondit le Commandant tapant dans ses mains comme pour concentrer les attentions. – Avant qu'on revienne à la montre, vous savez ce qui est arrivé ? Pendant toute cette journée-là on a entendu des fusillades et des explosions et le soir on a vu des brasiers. Ils étaient toujours comme ça. Quand ils sortaient vaincus, en chemin ils tiraient sur les villages presque vides. Ils saccageaient les labours et incendiaient les maisons. Ils se vengeaient sur le peuple. Ah c'est vrai ! Passés quatre jours sont arrivés deux avions. Ça a été le plus grand bombardement mais, heureusement, il n'est rien arrivé de pire.

– Camarade Commandant, la montre ?

– Allons-y alors.

Les attentions se renflammèrent, les yeux esquissèrent plus de décontraction. Ils sortaient des abris de l'embuscade ! Et victorieux ! La montre reprenait la position de figure centrale. Avec tous ses mécanismes. Les aiguilles lumineuses. Le calendrier. Le bain d'or. Le bracelet. Et l'aventure qui allait en son devenir.

– J'ai porté très longtemps cette montre. Elle est devenue un bon compagnon au-delà du souvenir de l'embuscade. Avec elle on a compté des heures, des jours et des mois. Elle est la seule qui pourrait dire ce qu'a été le temps ! Ce temps-là !

– Mais dit ensuite où le camarade est allé et ce qui est arrivé à la montre.

Le gosse posa la question avec vivacité. Pressé d'atteindre le point d'orgue de la vie de la montre pour

lui. Montre qui était presque humaine dans l'histoire, ne lui manquant que la parole. Il voulait que le Commandant avance. Mais les autres peignaient leur visage d'admiration parce que le Commandant s'attarda un tant soit peu triste pour continuer juste après la voix étranglée :

– C'est dur de raconter ce qu'a été ensuite la vie dans la Première Région. À une certaine époque on était comme sur une île. Cernés. Presque sans contacts. J'ai vu des gens mourir comme ça tombés sous la faim. Sans médicaments ni nourriture. Des mères qui devaient encore nourrir leurs bébés avec du maruvo. Les tugas toujours en train de flageller. Le réapprovisionnement en munitions presque impossible. Quelle époque ! Et tenez il n'en est pas resté beaucoup pour raconter ! – Et le camarade Commandant haussa la voix d'une façon telle qu'il donnait l'impression d'être sorti de l'histoire. – Si résistance il y a eu dans ce pays, c'est là dans la Première. Résister seulement pour survivre. Il n'y avait pas de vêtements. On devait être tous nus. Un jour ici, le lendemain là, à dormir comme des singes sur les arbres, on ne faisait même plus gaffe aux moustiques parce qu'ils se posaient par kilos. Tout ça j'ai du mal à y croire. Mais après ce qu'on a enduré qui est-ce qui peut douter que la victoire est juste ? Vrai ou pas vrai ?

– Elle est juste ! – Répondirent les petits en chœur. Et le Commandant profita de la distraction, le cri du mot d'ordre, pour essayer, en douce, la larme qui

glissait sur sa joue. Épaisse et lourde comme les temps rudes de la Première Région.

– Un jour un messenger est arrivé avec un ordre des camarades responsables. Il fallait atteindre le Zaïre. Aller là-bas chercher des armes que d'autres camarades avaient kandonguées en cachette. Avec cette mission on en profitait pour faire des contacts, une liaison entre la Première et les autres points du pays plus au nord. Les petits ! C'est vraiment dur de raconter. Ça a été une longue marche. Rien que ça, ça donne une autre histoire qu'un jour on fera ici. Mais seulement après l'indépendance.

– Pourquoi, camarade Commandant ? – interrompit celui qui protestait contre le renvoi des sujets après l'indépendance.

– Parce que cette histoire est très longue. Elle prend beaucoup de temps. Et aussi parce que c'est une histoire triste.

Les enfants fixèrent le visage du Commandant encore tout récemment joyeux, transpirant l'euphorie de l'embuscade ou examinant de mémoire les moindres particularités de la montre. Mais à cet instant précis, le sourcil froncé révélant toutes les rides de plus d'une décennie de combat.

– Alors après l'indépendance le camarade Commandant va raconter. – Conclut le garçon qui n'était pas d'accord avec les ajournements.

– Oui. Mais je peux déjà dire qu'on est partis à trente camarades. Seulement dix étaient armés. Tenez

ça : au bord du fleuve Zaïre seulement quatre sont arrivés.

– Et les autres ?

– Ils sont restés en chemin. Rien qu'en attaques de l'upa on en a enduré six.

– Donc les autres sont morts ?

– Bien sûr. – Là, en un clin d'œil, le Commandant se rappela : – J'ai déjà dit que ça fera une longue histoire pour après l'indépendance.

– Mais... Juste une chose.

– Dit.

– C'est à ce moment-là que le camarade a perdu la jambe ?

Il s'ouvrit chez le Commandant un sourire singulier tout entier fait de tendresse et d'affection à cause de la prévenance du garçon. Ce n'était pas la première fois. Presque toujours ils manifestaient cette curiosité spéciale et ce souci de connaître le comment et pourquoi le Commandant avait perdu sa jambe. C'était même dans ce détail qu'il se magnifiait en comprenant que les gosses prenaient le malheur comme une gloire de plus à ajouter à tant d'autres.

– Non. La jambe c'était déjà ici. Sur une mine, vingt kilomètres après Caxito. Vous savez ? Des camarades qui ont lutté tellement d'années, sont entrés dans Luanda, ils ont parcouru ces derniers mois presque tout le pays et, quelle déveine !, perdre la vie, maintenant, aux portes de l'indépendance. Comme Gika et Valódia.

Tous rivèrent leurs regards sur les posters. Tous avaient entendu de la bouche de Gika et Valódia des

petites discussions sur l'indépendance et la victoire du MPLA ; et ils gardaient bien gravées les promesses que les deux Commandants leur avaient faites pour après l'indépendance. La mer, le sable, les cocotiers paresseux et la véranda accueillante, étaient des témoins de ces événements.

– Mais un autre dimanche le camarade Commandant a dit qu'il allait mettre une jambe neuve.

– Oui. Je vais en mettre une.

– Quand ?

– Pour le mois qui vient.

– Où ?

– Dans un pays ami. À ce qu'il paraît en République démocratique allemande.

– Et avec cette jambe le Camarade va marcher sans béquilles ?

– Oui.

– Alors quand le Camarade rentrera il nous montrera la jambe.

Tout le monde approuva la proposition de la tête et le Commandant s'attendrit davantage, ses yeux et son sourire approuvant aussi :

– Ça marche. Après je vous montrerai la jambe et je vous apprendrai encore à marcher.

Les gosses applaudirent.

– Mais en fin de compte vous voulez ou pas écouter le reste de l'histoire de cette montre venue de Suisse et qui va déjà très loin ?

– On veut. – Répondirent-ils à l'unisson.

– Bien. On est arrivés sur la rive du fleuve Zaïre qui est la frontière avec le Zaïre, c'est-à-dire, de ce côté du fleuve c'est l'Angola, de l'autre côté c'est le Zaïre. On avait des camarades à nous qui faisaient là du travail clandestin. Ils se sont occupé du bateau pour qu'on passe le fleuve et la traversée s'est déroulée sans problème. Cette nuit-là on a dormi de l'autre côté, juste au bord du fleuve. Le jour suivant on a commencé la marche. Les camarades nous ont trouvé des vêtements, on était en civil, sans armes et on pouvait marcher à l'aise sans qu'ils découvrent qu'on était anglais et du Éme-Pé-Lá. On devait avancer sur la route deux heures. Après on devait entrer dans la brousse et parcourir encore plus de quarante kilomètres jusqu'à l'endroit où se trouverait un autre groupe de camarades. On n'a marché qu'une demi-heure.

– Pourquoi? – Interrompit un des garçons.

– Une patrouille de police zaïroise est arrivée dans deux jeeps land rovers. Ils ont réclamé des papiers, demandé la nationalité. On a répondu en français, on a dit qu'on était zaïrois, qu'on nous avait braqués, volé l'argent et les papiers. Rien de tout ça! Les types n'y ont pas cru. Le chef a crié, il avait été prévenu qu'on allait passer, on était tous arrêtés et il n'y avait pas de quoi plaisanter. Il puait l'alcool, soûl comme pas même un baobab mais on n'arrivait pas à le convaincre. La maka a duré plus de deux heures. Deux heures! Il a demandé le village de chacun et moi, qui connaissais un peu la région, j'ai inventé pour

tous. Il a demandé la profession et moi j'ai inventé pour tous : vendeurs ambulants. Rien à faire ! Il nous a foutus dans les voitures. Alors j'ai dit : calme, ne démarre pas encore !, je vais te raconter la vérité. On est du Éme-Pé-Là. J'ai expliqué tout, notre lutte, le quatre février, la Première Région, notre longue marche, les embuscades de l'upa. Je lui ai dit qu'on était frères, que notre peuple et le sien étaient frères. Que c'était celle-là toute la vérité et qu'il ne pouvait pas arrêter des hommes qui luttait pour l'indépendance. Que comme ça on allait tous mourir aux mains de l'upa à Kinkuzu. À un certain moment je voyais les yeux des camarades croire que le chef était presque en train de s'émouvoir et à nous laisser en paix. Mais quand j'ai fini le type s'est tourné vers le chauffeur et a donné l'ordre de mettre la voiture en marche. Attends !, j'ai dit. Et j'ai enlevé la montre du poignet. Je lui ai remise. Le type est resté plus de vingt minutes à regarder la montre. Puis il a demandé : or ? J'ai dit qu'oui et ajouté automatique, lumineuse, fabriquée en Suisse, une montre de luxe qui avait appartenu à un général portugais mort au combat. J'ai parlé les mains dans les siennes et sur la montre : elle est à toi mais laisse nous aller en paix. Il nous a fait sauter des voitures sans même un au revoir. Ils sont partis !

– Mais il a emporté la montre ?

– Oui. La montre qui a été notre compagnon pendant si longtemps et qu'on perdait maintenant pour

nous sauver la vie. Et c'est ici que se termine l'histoire de cette montre en or, automatique, lumineuse, qui était venue de Suisse, que nous avons conquise dans une embuscade et qui a fini au poignet d'un chef de police soûl et... corrompu.

– C'est quoi ?

– Corrompu, ça veut dire une personne qui se vend, qui se laisse acheter.

Le silence se fit. Un silence de désillusion qui était habituel quand le Commandant tenait la narration pour close. Cette montre si jolie, avec tellement d'intrigue et de méandre, avait pour les gosses une fin de vie triste. Elle avait voyagé en bateau, elle avait été récupérée du poignet du major abattu, elle s'enfuyait finalement comme ça en se perdant de l'autre côté de la frontière, précisément de là où venaient maintenant les tyrans qui terrorisaient le peuple d'Angola.

Un des gosses se leva et brisa le silence rituel de la fin :

– Camarade Commandant. Aujourd'hui l'histoire peut finir autrement.

– Comment ça ? – Interrogea perplexe et surpris le Commandant, à quoi le garçon conclut :

– Des Zaïrois sont en train d'entrer à Luanda avec le fenelà. Après ils mettront leur base dans le musseque.

– Quel musseque ? – voulut savoir un autre gosse.

– Peut-être Sambizanga. – éclaircit le premier, poursuivant : – Après, un jour la nuit, un larbin qui sort de leur base. Après il se met à se balader dans le quartier. Après il passe devant la base des pionniers qui le

voient, l'attrapent. Il veut se barrer mais déréussit. Il est prisonnier. Après les pionniers lui prennent l'arme et la montre. Cette montre en or qui était avec le camarade Commandant.

Des applaudissements retentirent ! Le Commandant ne résista pas et c'est lui qui applaudit le plus fort :

– Très bien ! Aujourd'hui l'histoire finit comme ça.
– Mais le gosse reprit encore la parole :
– Après les pionniers ont emmené le fusil et la montre à Vila Alice.

– Très bien ! – Répéta le Commandant. – La montre revient ! – Et tout le monde applaudit encore une fois.

Maintenant la fin de cette histoire était devenue différente. C'était la fameuse impatience qui se déversait des yeux et des bouches des enfants qui donnait même l'impression que personne ne voulait, cette fois-là, donner une fin définitive à l'histoire de la montre. La montre qui dans le cœur de chacun n'avait plus d'arrêt dans le tictaquement automatique, doré de rêve et de fantaisie. Et déjà quand le Commandant faisait le geste de prendre les béquilles, un autre gosse se leva avec son air de qui a découvert au sommet de l'arbre les fruits les plus beaux, sucrés et succulents :

– Camarade Commandant. Ce major d'où on a pris la montre, avait des enfants ?

– Sûrement.

– Où ?

– Au Portugal ; où veux-tu que ce soit ?

Personne ne comprenait cette intervention. Donc le silence revint. Lent. Traînant. Le Commandant pensant que le gosse n'avait pas voulu interférer dans l'histoire. Il s'en était mêlé par hasard. Mais le garçon donna suite.

– Alors moi aussi je peux finir l'histoire ?

– Oui. Ce n'est pas vraiment finir. C'est continuer. La montre est déjà revenue. Et après ?

– Après l'arme reste à Vila Alice. Et les pionniers vont là-bas loin dans le pays du major. Ils vont expliquer et remettre la montre aux enfants de lui.

Un autre bout de silence se fit. Une espèce de méditation. Et ce n'est qu'après que les gosses eurent applaudi fort, que le Commandant accompagna, il applaudit aussi et dit avec une satisfaction démesurée :

– Très bien ! Très bien ! Aujourd'hui l'histoire est plus belle que les autres jours. Bravo !

– Bravo ! – Répondit la marmaille en chœur. Et tout le monde se leva satisfait de la fin. Mais là un voulut savoir :

– Camarade Commandant. Et comment est-ce que les pionniers vont aller là-bas amener la montre ?

Ce fut l'éclat de rire général, parce que ce problème manquait vraiment.

Alors le Commandant, avec un sourire plus doux que l'écume qui embrasse le sable les fins d'après-midi de Luanda et les yeux plus chauds de tendresse et d'affection que le soleil quand il disparaît lentement orange derrière la mer, baissa une de ses mains, ramassa un des coquillages qui étaient sur le sol en

terre battue, le posa sur la paume de l'autre main et parla ainsi :

– Les pionniers vont sur ce coquillage en chantant l'hymne du Éme-Pé-Là.

Avec des rires et des sauts joyeux, un à un, les gosses se mirent à l'eau plongeant chacun dans sa connaissance.

La mer était sereine comme toujours, là dans cette plage qui avait pied jusque très loin. Une plage d'enfants. Mer bleue et transparente se montrant au fond avec des coquillages et des buccins d'imagination. Après le Commandant s'empara des béquilles, marcha lentement vers le bord de l'eau et resta là dans une gorgée de rêve et d'espoir à avaler la mer et l'horizon comme si c'était le début et la fin de la même histoire : celle de la montre.

LE DERNIER BORDEL

Ils entrèrent par-derrière. Et, comme d'habitude, celui en première ligne salua en portugais :

– Bonsoir, « sœur ».

Un silence se fit. Mana Domingas fit mine de ne pas voir et son visage tout gras resta cramponné au *crochet* incolore en passe d'être terminé.

– La nappe c'est pour bientôt, Mana Domingas. – félicita une plus jeune, assise près de la petite table où étaient disposés le tourne-disque et la lampe avec *l'abat-jour* qui donnait à la salle sa lumière jaunâtre. La Dona soupira encore sans décrocher les yeux de la dentelle et en accélérant un peu la vitesse des points.

– Oui ma fille, c'est pour bientôt.

Celui qui était entré le premier avait les mains sur les hanches, les jambes écartées en une pose martiale. Les quatre autres restèrent appuyés contre le mur. Tous avec leur uniforme impeccable, vert, bottes neuves et, en bandoulière, un pistolet mitrailleur Uzi.

– Tout triste ici. Pourquoi ?

Aucune ne répondit. Elles échangèrent des regards complices sur le visage joufflu et vieilli de la propriétaire qui, impassible, poursuivit le mouvement synchronisé de l'aiguille.

Il tourna la tête et bredouilla, aux quatre autres, quelque chose en français. Mana Domingas suspendit l'air de rien le *crochet*. Elle jeta un œil à la dérobée, en vit un s'écarter du mur, fourrer ses deux pouces dans son ceinturon baissé et répondre sur un ton franchement acerbe. La vieille ne comprenait pas le français mais elle présumait que la bande avait déjà flairé une machination quelconque derrière ce silence. Et ils n'aimaient pas ça.

– Bah alors y a pas de musique ? – revint à la charge le premier, visant la petite table au tourne-disque.

Et à nouveau, le silence tomba, brisé ensuite par la voix de la patronne :

– Milú, un verre d'eau.

La jeune fille se leva, marchant les yeux bien rivés au sol. Celui qui parlait portugais essaya de lui passer la main dans le cou. Elle s'esquiva en ripostant :

– Hep, enlève ta main, touche plutôt ta...

Mana Domingas fit semblant de ne pas voir et stoppa son ouvrage pour défaire un bout de dentelle qui ne rendait pas bien.

– Bah alors y a pas de musique ? – questionna-t-il, cette fois avec un regard goulu dévorant les seins bien en vue sous le décolleté de la fille assise près du tourne-disque. Elle lissa de l'une de ses mains la

nappe en dentelle qui décorait la petite table et de l'autre index, elle se mit à suivre, sensuelle, le dessin du *crochet*.

– Belle dentelle, Mana Domingas. Un sacré travail. Mais celle-ci là, la nouvelle, sublimise un mariage.

La propriétaire ébaucha un sourire de supériorité, elle porta l'eau à sa bouche, but une gorgée sans soif et posa le verre par terre.

C'était l'unique bordel du quartier. Celui qui avait réussi à survivre. Après l'installation du mouvement, le peuple s'était organisé en offensive contre la prostitution. Et comme par miracle presque tous les lupanars des banlieues de Luanda avaient disparu. Il ne restait que les maisons raffinées de la baixa qui, toujours sous couvert de bouates et de bars de nuit, continuaient pareillement qu'aux anciens temps. Dans les quartiers c'était fini. Et les quitatas plus rétives ne comprenaient pas le changement. Elles trouvaient tout ça étrange. Des hommes qu'elles connaissaient de leur vie nocturne, de bordel en bordel, les croisaient désormais avec mépris, préoccupés par ce qu'ils appelaient « pouvoir populaire » et commissions de quartier. Il y en avait même d'autres qui crachaient par terre de dégoût, et parmi les femmes, les vendeuses ambulantes rencontrées dans ces petits coins de marché refusaient déjà tomate ou oignon à toutes celles dont l'habillement, la démarche ou le parfum trahissaient encore qu'elles étaient du genre à vendre leurs corps.

Mais la maison close de Mana Domingas avait tenu ! Elle avait été la plus chère et la mieux fréquentée du quartier, concurrençant y compris les meilleures de Luanda. Une maison d'élite celle-là ! Avec des filles triées sur le volet, bien faites, portant des minijupes aguichantes, des hauts talons, des tee-shirts avec plus de décolleté que de tissu, toujours gaies dans leurs allées et venues à servir à boire, changer les disques, et monter dans les chambres. La maison s'était fait connaître par son prix élevé et sa fréquentation distinguée par des gens importants de l'asphalte : capitaines et majors de l'armée tuga, médecins, ingénieurs et même un docteur es lois, chef de la judiciaire qui, dans ses amours pour une trimardeuse, y avait croupi dans un scandale passionnel avec la femme fichée.

Maison réputée avec Mana Domingas aux commandes des opérations !

Était arrivée la Délégation du MPLA. Et les maisons de passe avaient initié leur déclin quasi naturel.

Entretemps, les fantoches s'étaient aussitôt mis à disséminer des bases militaires dans tout Luanda. Ils s'étaient renforcés dans ce quartier, persuadés que, du fait que la majorité des habitants était originaire du nord, ils pourraient transformer la zone en une espèce de centrale de la terreur. Alors, ils avaient découvert la maison de Mana Domingas qui, de plus en plus isolée des gens du quartier et amputée des profits d'antan, avait accueilli les nouveaux clients à bras ouverts. Ils avaient protégé la maison. Ils en

étaient même venus à monter la garde insinuant dans l'esprit des filles l'idée qu'ils étaient indispensables parce qu'un jour le « pouvoir populaire » viendrait tout mettre en charpie.

Puis avait commencé la répression sur le peuple du quartier. Principalement sur tout militant suspect ou sympathisant du MPLA. Des gens que Mana Domingas connaissait pour les avoir vus naître et dont elle apprenait maintenant qu'on avait trouvé leur corps criblé de balles, les bras arrachés ou alors des histoires de filles « sérieuses », de douze ou treize ans à peine, violées sous la terreur des armes.

Mais ils venaient. Apportaient de l'argent. Approvisionnaient le bar. Et Mana Domingas les tolérait. D'autant plus que ni la propriétaire ni aucune des filles ne se risquaient à se promener dans le quartier, tellement elles rencontraient de mépris et de rejet sur le visage de chacun. C'étaient eux-mêmes qui apportaient à manger. La nourriture qui manquait dans cette Luanda de guerre.

Aussi Mana Domingas, passée la phase de les recevoir comme de grands clients, les supportait maintenant, dans un mélange de peur, de haine et de résignation.

Celui qui parlait pour tous, insista, cette fois avec une voix autoritaire :

– « Sœur » Domingas, musique.

La vieille leva la tête hautaine, les mains croisées, la dentelle étalée sur les genoux.

- Y en a pas. L'aiguille marche plus. – Et, baissant la tête comme un poids mort, touchant presque des yeux le fil et l'aiguille, elle accéléra l'exécution de la nappe.

Il se remit à parler en français. Les autres éclatèrent de rire et l'un tira son paquet de cigarettes de sa poche.

D'abord il en proposa à celle près du tourne-disque. Elle refusa. Juste après il se mit à faire le tour du salon. Elles étaient huit filles. Et une à une toutes refusèrent. Elles secouèrent la tête, dirent merci ou simplement non. Pour finir, il traversa la pièce et tendit les cigarettes à Mana Domingas. La vieille ne remercia même pas. Elle fit celle qui ne voit pas de façon convaincante. Le militaire fit un sourire forcé pour compenser son échec et il mâchonna quelque chose en français.

– Mana Domingas, quand tu vas finir cette nappe ? Y a longtemps que t'as commencé ! – dit l'une à la perruque rehaussée et aux lèvres dessinées au rouge à lèvres marron.

– Je finirai quand dieu voudra.

– Et si dieu veut pas ? – taquina une autre qui parlait en zozotant.

– Dieu veut toujours, ma fille – biblifia Mana Domingas la sueur perlant déjà sur son visage – Dieu veut toujours... – et elle lâcha un soupir blasé, ses seins touchant presque les bourrelets de son menton.

Celui qui parlait portugais s'assit sur l'un des fauteuils en skaï bleu. Il posa son arme à terre. Les autres restèrent debout guignant constamment et avidement les filles.

Il y avait quelque chose d'étrange détachée de leurs regards. Ce jour-là le bordel était différent. Silencieux. Sans musique ni éclats de rire. L'attitude de la tenancière de même que le comportement des filles ne ressemblait en rien à l'accoutumée.

Elles ne recevaient déjà plus de visites depuis presque trois jours. Le temps que durait une guerre allumée dans le quartier entre le fnla et le peuple. Trois jours d'affilée. Les explosions faisaient trembler la terre, tombaient sur les maisons. Fusillade nourrie on ne savait d'où. Dans cet entre-temps, la patronne les avait obligées à garder les portes fermées, les rideaux des fenêtres bien tirés et, seulement de temps en temps, elle envoyait une des employées jeter un œil, prudemment, dehors. Le peuple en débandade. Des gens qui passaient là, à la porte, à coups de pleurs et de cris au malheur. Certains réussissaient à sauver de maigres biens en les trimballant sur la tête et les femmes toujours à blasphémer contre la déveine qu'il ne fût même pas possible de récupérer, au moins, les cadavres des proches, ou chercher les disparus.

Ce jour-là, en début de soirée, la confusion s'était calmée. On entendait de temps en temps un coup de feu ou une rafale. Mais ça, en soi, n'effrayait personne. Parce que c'était la routine dans le quartier depuis que les fantoches avaient établi leur camp là.

– Qui est-ce qui s'occupe du buffet aujourd'hui? Aboule la bière on va fêter ça. *Oié!*

Personne ne répondit. Alors il brailla en frappant dans ses mains :

– « Sœur » Domingas, bière !

La tenancière interrompit un instant son *crochet*, répondant sans changer la tête de position :

– Y a pas de bière. – Et elle continua à crocheter comme si de rien n'était.

Sur les visages des filles brillèrent des flammèches de peur vu comment Mana Domingas avait osé répondre.

– C'est vrai Mana Domingas qu'ici dans la maison la bière rentrera plus ?

– C'est vrai ma fille – dit la propriétaire, relevant cette fois la tête pour dispenser un regard de gratitude à la fille qui tentait de l'aider dans cette mauvaise passe.

Il se leva et se remit à déblatérer avec les autres en français. Ils parlaient fort, en gesticulant. Mana Domingas ne cachait pas un air affolé, convaincue qu'ils commentaient les faits, l'aspect étrange et surprenant de cet accueil. Elle stoppa la dentelle et remua les lèvres en sourdine pour une prière.

Mais sitôt la prière commencée, le militaire qui parlait pour tous traversa le salon à larges enjambées, il écarta brusquement l'épaule de la prostituée qui lui barrait le chemin et défonça la porte de la remise. Les autres éclatèrent de rire.

Mana Domingas et les huit quitatas se tinrent immobiles dans un silence d'effroi glaçant et elles entendirent alors le congélateur s'ouvrir, elles comptèrent un à un le tintement des bouteilles. Puis il vint

à la porte et fit signe aux autres de venir. La fille qui était assise près de la porte, poussa la chaise sur le côté, en vue d'éviter plus de casse.

Chacun rapporta les bières trois par trois, coincées entre leurs doigts par les goulots. Pour finir, le chef sortit de la remise avec une caisse à la verticale et la lâcha par terre près de la chaise où il s'était assis. Il parla en français et un à un les autres retournèrent dans la petite pièce.

Quand on entendit le fracas du congélateur par terre, renversé, Mana Domingas lâcha la dentelle des mains levant la tête avec les yeux tremblants sur la porte ouverte. Les filles restèrent sans voix. Elles posaient leurs yeux sur les yeux de la madone, fidèlement, pour voir si elles y découvriraient comment mettre fin à la tragédie. Mais aucune n'était attentive à ce qui se passait dans la remise : bruit de coups de crosse et coups de pied dans le réfrigérateur, bris de verre, étagères arrachées, boîtes et pots tombant par terre en pagaille. Elles entendirent tout ça comme à distance.

Sitôt qu'elle vit le premier revenir dans la salle, la patronne baissa automatiquement la tête et reprit son aiguille. Elle n'était pas concentrée. Elle ne faisait que répéter le synchronisme. Mais pas plus que l'aiguille de la main droite ne nouait le fil, l'autre main ne s'attelait au point. Elle élaborait une espèce de dentelle imaginaire en une tremblée fébrile des joues, des bras et du menton.

Il ouvrit une bière avec son sabre. Trois l'imitèrent. Le dernier préféra l'ouvrir avec les dents.

Les filles avaient les yeux cloués au sol.

Il vida la bière cul sec, de la main droite il leva bien haut la bouteille vide et se tourna vers les autres pour réclamer l'attention. Puis il adressa un sourire à la tenancière de la maison suggérant un toast.

– Sale vieille pute. Attrape !

Mana Domingas eut juste le temps de rentrer la tête, la bouteille sifflant par-dessus pour se briser dehors par les vitres de la fenêtre. Malgré ça, les larmes éclatant dans ses yeux, Mana Domingas dissimulait avec les mains une dentelle qu'elle faisait sans fil.

– Minable pute ! – et il exhiba avec la main gauche la pointe métallique du sabre. – C'est que par respect pour les « sœurs » sinon je te planterai ça dans le cul.

La madone ne résista pas et se déversa dans un sanglot grotesque, la dentelle, les aiguilles et les mains sur sa bouche à moitié édentée.

– Alors comme ça les putes aussi cachent de la bière ? – et il lança une autre bouteille vide, cette fois contre le plafond, les filles effrayées se déviaient des tessons qui fusaient.

Commença alors ce qui pour eux était le clou du spectacle. Ils buvaient coup sur coup, jetant les bouteilles vides contre les murs juste pour rigoler en voyant les prostituées éviter les tessons. Seul celui qui parlait portugais n'avait plus cassé aucune bouteille. Il était absorbé dans ses pensées mais regardait Mana

Domingas qui, de temps en temps, lui décochait un regard flamboyant. Là, elle vivait son heure de gloire, soudaine et profonde. Aucune de ses employées n'avait encore fait ce qu'ils attendaient : se lever et réclamer la trêve avec les armes de la chair, le sourire passionné, le sexe.

– Sans les petites je t'aurais déjà foutu ça dans le cul, vieille pourrie. *Oié!* – et il rota répétant la phrase en français pour que les autres se marrent.

La patronne avait repris la dentelle avec l'aiguille déjà prise dans le fil. Le festival de bouteilles contre le mur avait pris fin et la tenancière provoquait par son arrogance la rage des visiteurs. Elle s'était installée comme au début : faisant comme si elle était toute seule, occupée à son *crochet*.

Alors, celui qui servait d'interprète se jeta furieux contre le meuble ovale du bar. Les verres tintèrent se brisant sur le ciment. Il attrapa un des tabourets hauts et, à coups de rage, saccagea la pièce où les prostituées avaient l'habitude de servir des boissons pour les clients.

On entendit une explosion. Suivie d'une autre et des échanges de coups de feu.

La bande s'entre-regarda. Ils échangèrent d'autres mots en français. Mana Domingas comprenant, avec satisfaction, au ton de leur voix qu'ils étaient pressés. Elle n'avait pas encore réussi à apprendre le français mais au rythme et à l'intonation du détachement des syllabes, elle devinait le sens des conversations. Sûr, ils se dépêchaient pour choisir les filles.

– Eh Sofia ! Va dans la chambre avec ce *frère*... – et il pointa de son index droit la prostituée qui s’habillait en *boubou* couleur brique avec des masques imprimés. Il était déjà soûl et il ordonnait comme un général de parade – avec ce *frère* ! – répéta-t-il en ânonnant.

– Mais je peux pas. – répondit la fille affichant un sourire faussement doux, expérimenté.

– Pourquoi ?

– Je viens juste d’avoir mes trucs. – et elle conclut
– Pas de chance...

Grimaçant, celui qui faisait le chef se tourna vers le premier intéressé. Mana Domingas l’entendant expliquer à l’autre qui, entretemps, ou secouait la tête ou sondait la salle jusqu’à arrêter ses désirs sur la fille robuste, aux yeux globuleux, habillée d’un pantalon patte d’éph vert et d’un mini tee-shirt couvrant juste une petite portion inférieure des seins.

– Guida, va toi dans la chambre avec le « *frère* ».

Elle se leva théâtrale, lentement, non sans avoir d’abord regardé la figure autoritaire de Mana Domingas. Les hanches remuant avec une provocation étudiée, elle déploya son érotisme, ses longs cheveux lisses lâchés dans la main gauche, serrant de la droite le menton incliné.

– Excuse mon gars. À la fin de ce bordel, je vais arracher cette dent. J’ai un « *obcès* ». Dégote-moi encore dans votre pharmacie là un milongo pour les bains de bouche.

La madone voyageait dans sa dentelle insouciant avec un calme splendide parsemant son visage que

les filles captaient. Et pas un bruit ne perça jusqu'à ce que les visiteurs se remettent à parler en français.

Mana Domingas prêta une plus grande attention au ton de leurs voix. Il n'y avait pas doute : ils discutaient et au milieu de cette grave méfiance, ils cherchaient la solution la plus pratique. Ce fut quand celui qui parlait portugais, titubant ivre, s'approcha de la fille élancée, en short en jeans, qui avait les coudes posés sur la petite table au tourne-disque.

– Toi t'y vas.

La jeune demeura statique avec le soldat la fixant de sa toute puissance. Il avança vers elle lui secouant les épaules :

– En route, je te l'ordonne. Dans la chambre.

– J'y vais pas. – et d'un coup elle se libéra des mains de l'homme.

– Qui a dit que t'y vas pas ?

– J'y vais pas, j'ai dit...

Elle restait les coudes enfoncés sur la petite table. La tête baissée entre les mains.

C'était la prostituée la plus jeune dans le bordel. Brigüée par tous mais difficile à choisir parce que Mana Domingas exagérait sur le prix. Et elle restait ferme. Sans trembler.

Celui qui servait de porte-voix se promenait maintenant dans la salle en shootant dans les tessons de bouteille, tentant d'intimider les filles qui, au contraire, manifestaient une indifférence bizarre.

Le congélateur était amoché et il n'était plus bon qu'à la casse ; ils avaient dézingué la remise, boîtes et bocaux avec des pâtes, du riz, du sel et autres épices, le tout renversé par terre au milieu des tessons de bouteilles et imbibé de bière. Le comptoir ovale et les tabourets hauts complétant le bar s'étaient transformés en bois pour le feu. Aussi, il ne comprenait pas le comportement des filles. Parce que c'est à ces trucs de bouffe, de boisson et de décoration que les femmes de mauvaise vie accordent le plus de valeur. Mais cette nuit-là, il planait sur le salon une atmosphère tendue. On aurait dit qu'elles veillaient un mort haï en vie. Pas même les bouteilles jetées sur leurs têtes, les tessons qui tombaient, même ça ne les avait pas fait bouger.

Ce fut alors que pensif, planté au milieu du salon sous le contrôle attentif de Mana Domingas, il zyeuta à nouveau la fille. Sur la table, un napperon en dentelle des mains de la patronne sous le tourne-disque et, dans un accès de fureur, il retira le couvercle en verre, et le lança contre le mur :

– Aujourd'hui on va encore foutre le feu à toute cette merde ! *Oié* – et il arracha le bras de l'appareil.

La fille demeura impassible. Elle semblait à moitié endormie.

Ils échangèrent des mots en français. La colère était patente parce qu'ils parlaient très fort trahissant une certaine divergence de vues. Mana Domingas leva la tête plus à l'aise. Sa longue expérience d'années d'af-

filée dans les lupanars, suscitait en elle un espoir souterrain : soûls, l'alcool leur montant à la tête, ils allaient finir les idées embrouillées.

On n'entendait pas un coup de feu. La nuit semblait se miraculer par le calme, passés ces trois jours de foutoir. Trois jours de terreur où Mana Domingas avait prié comme jamais. Mais à cet instant, en voyant son fourbi complètement pété, la maison détruite, la madone pria réclamant que la guerre revienne. Avec des rafales de balles. Et des explosions de mortier. Oui, c'était le salut. Elle les connaissait bien. Si le feu à ce moment-là flambait fort ils déguerpiraient en courant chacun à leur manière. De là Mana Domingas, voyant la silhouette du chef tituber, poursuivit concentrée sur la broderie du *crochet*.

Il toussa avalant une glaire, s'étranglant presque. Il s'essuya la bouche sur le dos de la main, puis tira des billets froissés de la poche arrière de son pantalon, grognant :

– C'est de l'argent non ? Avec vous c'est toujours l'argent sales putes. Le voilà.

Il était hors de lui. Dans l'attente de voir une des prostituées se lever et ramasser l'argent, surtout la plus jeune. Mais aucune des femmes ne jeta même un œil aux billets éparpillés par terre.

À bout, il se jeta sur la plus jeune. Il lui fourra les mains sous le tee-shirt dans le but d'attraper ses seins. Elle se leva comme montée sur ressorts, elle se démena, poussa un cri et, se débattant contre les mains qui lui

tâtaient les seins, elle se défendit à coups de dent sur les bras de l'agresseur jusqu'à se libérer.

– Je vais pas dans la chambre.

– Pourquoi? – interrogea-t-il avec ses yeux de soûlard fixés sur le poignet mordu par les dents de la prostituée.

– Pourquoi? – et il se mit à la gifler.

– Je couche avec personne qui parle français! – dit la fille entre larmes et sanglots.

Ce fut comme si le plafond s'était effondré. Mana Domingas se retrouva presque sans respirer. Il retira ses bras du corps de la fille, demeura un instant lucide à penser tête baissée, désarmé. Et, contrairement à ce qui arrivait presque toujours, il ne traduisit pas pour les autres.

– Mais alors tu vas au lit avec moi. Sinon tu vas savoir ce que c'est un soldat du elna. Du elna!

– Enlève ta main. Je couche avec personne, j'ai quitté la vie. Va-t'en.

– Mais je parle portugais. – et disant ça, il l'attrapa par les bras essayant de la traîner. – Allez on y va, ramasse l'argent. Tout! Tout l'argent.

– J'irai pas. Laisse-moi.

– Mais je parle portugais. – insista-t-il.

Il s'efforçait de traîner la fille. Il la souleva et lui arracha son tee-shirt d'une des mains. Les seins restèrent à nu, dressés, adolescents; et la prostituée, en un geste de vierge pudique qui préserve son intimité, se couvrit de ses bras, se rejeta en arrière de toutes ses forces et explosa en sanglots :

– Je couche pas avec des assassins !

Mana Domingas lâcha son ouvrage, elle resta là l'aiguille en suspens dans sa main droite en quête d'un fil dans l'air. La dentelle tomba. Juste l'instant de voir briller la lame du sabre dans l'éclat sculptural des seins de la plus jeune sous la lumière jaune de *l'abat-jour*, le cri de la fille s'étaler contre la petite table, la lampe tomber et tout devenir noir. Alors la Dona sauta d'un bond, ses doigts sûrs tâtant la serrure de la porte.

Dehors, follement haletante, elle courut jusqu'à atteindre les proximités de l'asphalte.

Il n'y avait pas d'autre chemin sûr pour fuir. Derrière les ennemis étaient partout. Entre un coup de feu qui ne choisissait jamais sa victime dans la nuit, ou les violations notoires, innombrables, des soldats de l'elna, ou encore la honte et le mépris face aux gens du quartier. Là, c'était le chemin vers le grand anonymat de la ville.

Tout devant, en débouchant sur l'avenue, Mana Domingas aperçut des silhouettes connues. Elle marcha encore une centaine de mètres, avec toujours dans sa main droite l'aiguille, ce qui lui restait du *crochet*, nerveusement serrée. Elle ne versait pas une larme.

Trois des filles étaient là. Silencieuses. Dans cet unique point de rencontre et de fuite.

La patronne se retourna encore mais quand elle entendit l'écho de la mitrailleuse suivie d'une grenade assourdissante, elle pénétra définitivement sur l'asphalte.

Pas de doute. Le son venait du bordel.

Elles se mirent alors à marcher en file indienne, en se dépêchant. Elles allaient sur le côté droit de la route. Sans un mot.

À un moment donné, elles virent de l'autre côté de la rue un groupe de personnes marcher dans la même direction.

Quatre femmes portaient leur barda sur la tête. Un vieux avec un gosse à califourchon. Deux hommes. Et un jeune, devant, empoignant une arme.

Mana Domingas entreprit de traverser la rue en diagonal, suivie par trois filles. De l'autre côté, ils stoppèrent la marche.

Quand la madone arriva auprès du jeune en tête de file, elle demanda :

– Où allez-vous camarades ?

Le milicien s'approcha de la vieille. Il dévisagea ce visage bien connu et commenté dans tout le quartier. Et, après s'en être assuré, il cracha écœuré :

– Aïe, mais alors maintenant vous êtes aussi des camarades ? Depuis quand ?

– On l'est oui camarade.

Mana Domingas tremblait. De ses yeux coulaient deux grosses larmes mais elle parvenait à empêcher les sanglots en serrant dans sa main droite l'aiguille du *crochet* qu'elle avait gardée.

On entendit encore deux explosions de grenade et ils tournèrent tous la tête vers le lieu d'origine. C'était la maison de Mana Domingas.

Les yeux indécis du jeune restèrent encore fixés sur le visage tout gras de la vieille jusqu'à ce que de hautes flammes commencent à lécher la nuit. Encore une maison incendiée. Celle qui avait été la maison de Mana Domingas. Le dernier bordel.

La vieille sourit. Elle toucha de sa main potelée le visage chaud du jeune connu depuis l'enfance, jaugea de mémoire le temps qu'il avait mis à grandir et demanda :

- Les camarades vont où ?
- On va à Vila Alice demander des armes.
- Alors on y va aussi.

Et comme personne du groupe ne critiqua ou ne fit de commentaires, d'un geste, le jeune milicien fit signe de poursuivre la marche.

La file indienne avait augmenté. Une des filles portait à la main ses chaussures jaunes, à hauts talons. Mana Domingas était pieds nus. Et quand elle porta, instinctivement, la main à son cou, sentant le collier en or qu'un autre commandant zaïrois lui avait offert tout au début des affrontements, elle détacha la chaîne, la soupesa, marcha encore quelques pas avec l'or serré dans sa main gauche et, sans que personne ne voie, elle la lâcha dans l'herbe qui bordait la route.

La nuit se couvrait de la fraîcheur connue des souffles de la mer et, dans le ciel, certaines étoiles brillaient, tandis que le silence donnait l'impression d'une pause dans le malheur du temps. Seules quelques balles traçantes peignaient l'espace entre l'Avenue

Brasil et Vila Alice. Un espace de vie ou de mort. Avec Mana Domingas, marchant librement avec son aiguille, ce qui lui restait du *crochet*, bien serrée dans sa main.

GLOSSAIRE HISTORIQUE ET LEXICAL
(par ordre d'apparition dans le texte)

LE CONSEIL

Petit rappel historique : récit du premier conseil des ministres du gouvernement de transition instauré par les accords d'Alvor du 31 janvier 1975. L'Angola devient indépendante le 11 novembre 1975, Agostinho Neto dirigeant du MPLA devient président de l'Angola. Après la nomination du gouvernement de transition, les différents mouvements de libération nationale le MPLA, le FNLA et l'UNITA s'affrontent pour le pouvoir. Le FNLA avait des alliés politiques et militaires venus de Kinshasa : ils ne parlaient pas portugais, seulement français, ils étaient considérés comme une armée d'occupation.

Silva Cardoso : général portugais qui exerça les fonctions de Haut-Commissaire pour l'Angola et de représentant du Portugal dans le gouvernement de transition jusqu'en août 1975.

Muata : du kimbundu, historiquement chef de tribu subordonné à un soba. Chef, homme riche et puissant.

Fenéleux : en portugais *fenelosos*, membres du fenelá ou FNLA.

Jonas Savimbi (1934-2002) : dirigeant de l'Unita (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola).

Abrigada Chipenda : Samuel Abrigada, cadre du FNLA, ministre de la santé du gouvernement de transition. Daniel Chipenda, cadre du MPLA, qu'il quitte pour créer la révolte de l'est en 1974, contre l'autoritarisme de Agostinho Neto président du MPLA.

Pacaça : du kimbundu *mpa'kasa*, buffle d'Afrique.

Alvor : l'accord d'Alvor intervient le 31 janvier 1975 entre le Portugal et les différents mouvements de lutte pour l'indépendance de l'Angola, le FNLA (Front national de libération de l'Angola), le MPLA (Mouvement populaire de libération de l'Angola) et L'UNITA (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola). Il établit un calendrier d'accès à l'indépendance de l'Angola et un gouvernement quadripartite de transition nationale.

Kandongga : ou *candongga*, marché noir.

Gueules de crapaud : surnom de la citroën DS.

LA MONTRE

Mufete : langue kimbundu, plat composé de poisson grillé accompagné de haricots à l'huile de palme, de banane plantin ou de patate douce, de farine de manioc avec une sauce à base d'huile d'olive, de vinaigre, de piment et d'oignon.

Valódia : chef militaire tué pendant l'assaut du quartier général de Daniel Chipenda lors de la bataille de Luanda.

Gika : leader indépendantiste angolais membre du MPLA, mort à Cabinda en 1974 lors d'un affrontement avec le FNLA.

Tuga : portugais, blanc.

Grafanil : camp militaire de Luanda.

Éme-Pé-Lá : manière dont les Angolais appellent le Mouvement populaire de libération de l'Angola, les Portugais disent MPLA.

4 février 1961 : soulèvement des *musseques* (bidonvilles de Luanda), attaque de la prison et de la police coloniale.

Kifangondo : la bataille de Kifangondo, située à proximité de la capitale angolaise Luanda, a lieu le 10 novembre 1975. Les troupes du FNLA dirigées par Holden Roberto composées de soldats zaïrois, de mercenaires portugais affrontent les troupes du MPLA qui ressortent victorieuses.

Baixa de Kassange : ou Baixa de Cassanje, région qui s'étend de Malanje à Lundas, les Angolais obligés de cultiver du coton pour la compagnie luso-belge Cotonang se révoltent. Cette révolte réprimée par un massacre provoque le début de la lutte armée et des soulèvements à Luanda le 4 février 1961.

Nambuanguongo : lieu de violents combats pendant la guerre coloniale.

Dongo : du quimbundo *ndongo*, pirogue.

Monakachito : nom populaire donné au lance roquette surnommé les orgues de Staline.

Cacimbo : rosée, bruine.

Chouchouaillement : de *xuxualhar*, friselis, bruissement des feuilles.

Maruvo : boisson à base de sève de palmier.

Kandongué, de *kandongar* ou *candongar* : faire du marché noir.

Maka : conflit, dispute

UPA : Union des peuples d'Angola, initialement l'Union des peuples du Nord d'Angola (UPNA) avait pour objectif l'indépendance de l'ancien royaume du Kongo incluant Cabinda. L'UPNA fut créé en en 1954 à Léopoldville, aujourd'hui Kinshasa en RDC. Il devient l'UPA en 1958

sous l'instigation de Holden Roberto, puis il devient le FNLA en 1961.

Musseque : du kimbundu *mu seke* sable rouge, bidonvilles de Luanda.

Sambizanga : quartier de Luanda.

Vila Alice : quartier de Luanda. Le 27 juillet 1975 attaque de Vila Alice par les forces armées portugaises contre les forces armées populaires de libération de l'Angola.

LE DERNIER BORDEL

Baixa : du portugais, ville basse.

Quitata : du kimbundu, prostitué.

Milongo : du kimbundu, tout type de médicament.

Fantoches : terme qui désigne les soldats du FNLA (Front national de libération de l'Angola) qui sont en outre soutenus par Mobutu, certains ne parlent que français.

Elna : bras armé du FNLA (Front national de libération de l'Angola).